



L'inceste dans *Marthe et l'enragé* de Jean de Boschère

COMMUNICATION DE GEORGES THINES
A LA SEANCE MENSUELLE DU 4 MAI 1991

Jean de Boschère est marqué par la singularité. L'homme se percevait « pestiféré, immonde », qualificatifs que ne justifieront guère au-delà des fantasmes, les circonstances réelles de sa vie. Mais il se voyait aussi « exclu, dissocié, possédé », notes psychologiques qui sont indubitablement plus proches de la réalité. Enfin, il se voyait ou se voulait « requis, rebelle, invincible ». Cette pluralité de dimensions forme à première vue un ensemble assez hétérogène¹. Je n'entends pas examiner la vie de Jean de Boschère dans le but de comprendre les alternances en une même personne du pestiféré, de l'exclu et de l'invincible. Je crois qu'il y avait dans le *Journal* (qui est celui d'un rebelle solitaire, comme le veut le titre), dans les poèmes et surtout dans certaines proses, un homme méditatif, mystique, mais habité par des pulsions qui prennent souvent la forme de l'invective, voire de la révolte caractérisée. Tout ceci, on peut sérieusement se poser la question, a-t-il été le cri intérieur du mystique insatisfait de son dieu, ou correspond-il à une perversion authentique, celle-ci dût-elle n'être qu'une déviance de façade, un travestissement savant et calculé destiné à instaurer dans la solitude, à restaurer dans son unicité triomphante, un moi foncièrement fragile et perpétuellement menacé ? Ce qui motive cette remarque, c'est qu'il y a un autre Boschère que l'homme qui vit le scandale de la souffrance et de la déréluction, il y a l'homme d'un rituel aristocratique qui semble sans cesse rechercher dans l'attitude et dans le verbe une forme particulièrement hautaine de dominance — et dans ce

¹ Monique Fol, *Jean de Boschère ou le chemin du retour*, Paris, Peter Lang, 1988, p. 133, *sqq.*

cas, le rebelle se perçoit plutôt comme conquérant et l'immonde n'est guère éloigné du sadique. Ce dernier se combine sans peine, on le sait, avec le masochiste — lequel n'est peut-être qu'un masque de terreur, une menace permanente qui se confond avec l'homme tout entier, procédé intime et souvent efficace de réduction, de rapetissement systématique d'autrui. Est-ce dans un tel contexte psychologique — ou légèrement psychopathologique — qu'il faut essayer de situer convenablement la tentative incestueuse de Pierre Bioux d'Ardenne telle qu'elle apparaît dans les pages cruciales de *Marthe et l'enragé* et, plus voilée, dans certains autres textes, tels que *Satan l'obscur* et quelques poèmes énigmatiques. Ainsi, on lit dans le recueil *Dressé, actif, j'attends*, ce poème intitulé *Dans le délire* :

Dans le déclin de l'ivresse tes yeux
s'ouvrent
et tes regards sur ta main trébuchent
...
Ta main reprend ton âme atroce
et ton corps d'abominables perforations
elle sait comment on égorge, tue
et, dans les drames des tendresses
comment, bouffonnant, souvent elle
empêche la bouche.

et plus loin :

Me voici, laide et nous sommes dans le même pacte
Extrémité temporelle de ton bras droit
celui du crime et des crimes que tu sais
chapelet d'ivoire vêtu de chair provisoire.

Le corps des *abominables perforations*, évoqué ici neuf ans après la publication de *Marthe et l'enragé*, est peut-être celui qui porte l'horrible cicatrice du bec-de-lièvre mal opéré et qui défigurera définitivement la soeur, Marie, qui se muera en Marthe. Nous ne sommes pas loin de l'évocation de ces *drames des tendresses*,

épisodes sensuels travestis en caresses fraternelles. La main qui *empêche la bouche*, est celle qui tente d'empêcher le baiser fatal du frère et qui, l'expression n'est pas équivoque, impose le silence sur l'interdit transgressé. Inversant la perspective, nous lisons dans *Job le pauvre*, paru en 1922, cet autre étrange poème qui s'intitule *Les femmes le lavent*. Elles lavent un patient qui garde le silence :

Ici l'on souffre
c'est l'hôtel salé où l'on couche dans les larmes
...
Tous les esprits du corps sont à la blessure
Ils sont rangés autour de la brèche.

Job n'est pas avant tout l'homme de l'abjection, il est, lui aussi, le corps perforé, celui qui est marqué par la brèche, la lacune, la blessure. Il rejoint celle qui, dans *Déclin*, se dit laide et qui ajoute : *nous sommes dans le même pacte*, c'est-à-dire dans le même secret, dans la même existence lacunaire symbolisée par une bouche qui ne se ferme jamais, mais qui malgré sa béance, ne peut proférer aucune insulte ni crier aucune révolte. Cette bouche crevée qui ne parle pas exige un substitut, mieux, la bouche d'un autre, capable de prononcer des paroles qui, pour le blessé — ou pour Marthe défigurée — resteront toujours secrètes. Elles sont et resteront dans l'indicible. Or l'indicible est, selon le cas, ce qui ne peut être dit — entendons : ce que le blessé n'est pas capable de dire au moment de l'intention de la parole, ou ce qui ne saurait être dit, ce qu'il est interdit d'avouer après une faute qu'il s'agit encore de deviner. Ce substitut, c'est la parole du frère, c'est la bouche volubile et accusatrice, qui confond pour celui ou celle qui est privée de parole, la douceur amoureuse et l'érucciation vengeresse.

Ceci, j'y insiste, n'est pas une exégèse ; c'est une lecture pratiquée sur deux textes par rapport auxquels *Marthe et l'enragé* occupe une place centrale. L'important est, à mes yeux, de relever dans l'un et l'autre l'obsession, souvent voilée mais fusant à certains moments avec une violence extrême, de la blessure, de la face trouée, de la bouche à jamais mutilée de la sœur aimée. Il est de ces thèmes qui hantent l'écrivain et que seul son texte avoue. L'obsession boschéenne du trou vide, de la bouche d'ombre privée de mots, trouve son équivalent, par

exemple, dans le thème du genou dont Ramos a relevé la présence dans plus d'un texte précoce de Rimbaud et qui préfigure curieusement le destin de l'amputé de Marseille. Je ne crois pas aux prémonitions, encore moins au symbolisme magique qui explique tout et transforme le portrait en avertissement. Mais c'est un fait d'expérience que l'écrivain porte en soi des images troublantes qui interviennent malgré lui dans ce qu'il écrit.

Ceci dit, le moment est venu d'interroger l'histoire et de tenter de retracer la voie qui mène Boschère à la composition de *Marthe*, de cet ouvrage dans lequel la révolte prend la forme d'un incoercible mouvement de pitié incestueuse.

Je me bornerai à rappeler les faits essentiels relatifs à la famille Boschère dans le seul but de situer ce roman pseudo biographique qu'est *Marthe et l'enragé*² Charles de Bosschère, le père de l'écrivain était instituteur. Sorti de l'école normale de Lierre, il devait être nommé à cette même école en 1884. Son premier poste fut toutefois celui qu'il occupa en 1877 à l'école modèle de Bruxelles. Les Bosschère habitaient Uccle. Marie, leur premier enfant, y naquit en 1877 et Jean en 1878. C'est à Lierre que se passe le drame qui aboutira au récit obsessionnel et fantasmatique de *Marthe*, qui culmine dans l'union incestueuse de Pierre Bioux d'Ardenne et de sa sœur Marthe. Trois éléments réels interviennent, qui expliquent cet aboutissement ainsi que son couplage avec la révolte violente qui marquera le héros dans lequel Boschère s'est dépeint. Comme il est de règle, le héros romanesque du texte autobiographique est à la fois le masque et l'image révélatrice de l'auteur : d'une part il dissimule les pulsions essentielles en occupant le contexte imaginaire qui lui donne son sens ; d'autre part, il accomplit dans ses comportements les désirs inavoués, voire irréalisables de l'écrivain. Ce contexte est toujours inventé pour les besoins de la cause, même s'il fait état de repères locaux vérifiables. C'est pourquoi le roman dit autobiographique est toujours un faux — mais c'est justement à ce titre qu'il est révélateur. Néanmoins, dans le cas de *Marthe et l'enragé*, Lierre est un repère qui n'a subi dans le roman, que des modifications liées à l'action, telles que le meurtre du Baron Müller, la rencontre avec Trim Sterne, et quelques autres faits qui n'interviennent que pour mettre en évidence le lien affectif très profond qui unit Pierre et Marthe.

² Cf. C. Berg, *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*, Bruxelles, Palais des Académies, 1978, p. 14 sqq.

Le premier élément est l'hostilité virulente dont sont entourés les Boschère dès leur arrivée à Lierre. Celle-ci est motivée par le fait que Charles de Boschère libéral, agnostique et franc-maçon, se trouve plongé dans un milieu catholique flamand d'une intolérance extrême. En pleine guerre scolaire, Charles déclare lors d'une conférence organisée par le Willemsfonds que « l'enseignement de la religion doit disparaître de l'école³ ». Les Boschère sont désormais les parias⁴. En outre, les Boschère étant francophones et Charles s'étant coupé de la couche supérieure de la société qui seule parlait le français en raison de ses convictions, les enfants ne peuvent se faire des camarades parmi leurs voisins immédiats, ceux-ci parlant exclusivement le flamand. Ils furent dès lors réduits à l'isolement⁵. Ceci explique pour une part que Jean et sa soeur Marie aient développé des liens très étroits ; ils étaient seuls dans leurs jeux comme ils l'étaient sous le poids de la réprobation. Cependant — et c'est là le troisième élément — c'est l'infirmité de Marie qui va jouer le rôle décisif. La petite fille a en effet le visage déformé par un bec-de-lièvre, lequel sera encore accentué par une intervention chirurgicale manquée. Jean va assister dans la consternation au martyre de sa sœur, qui se voit insultée et maltraitée par les enfants de l'endroit, devenant malgré elle la victime exemplaire de l'intolérance et de la haine environnante. Mutilée dans son corps, Marie le sera de plus en plus dans son âme. Elle se suicidera à l'âge de 18 ans. L'autre mutilé c'est Jean. Christian Berg a fort bien caractérisé cette situation dramatique :

Si en art, l'écrit-il, comme le déclarait Flaubert, « tout est autobiographique et rien ne l'est », il est évident que tout ce qu'a écrit Boschère concerne directement l'être de Boschère, imaginaire aussi bien que réel. L'œuvre entière porte témoignage d'une difficile quête de soi et rien ne permet d'affirmer que Boschère ait trouvé la clef du mystère intérieur. La « vérité » ou la « sincérité » est donc avant tout cette distance de soi à soi qui se trouve être, du même coup, le parcours de l'imaginaire. En grandissant, Jean

³ Cité par C. Berg, *op. cit.*, p. 12.

⁴ « Dans cette petite ville de province, le fait de ne pas être catholique et de l'afficher vous mettait définitivement au ban de la société. Au point qu'il existait, au cimetière de Lierre, un "enclos réservé", appelé "cimetière des chiens" (hondenkerkhof), où l'on enfouissait les "gueux" (entendez : les incroyants et les Juifs) » (C. Berg, *op. cit.*, p. 13-14).

⁵ *Loc. cit.*

assista, impuissant, au long martyre de sa soeur aînée. Peu à peu, il prit conscience de l'isolement dans lequel vivait sa famille, du sort misérable de sa soeur. Vint le moment, inévitable, où l'enfant comprit que les membres de sa famille étaient considérés comme des parias par les habitants de Lierre. À partir de cet instant, écrira Boschère dans ses *Mémoires*, « la ville et ses gens, les sites, les jeux mêmes, tout fut noir ». L'Enragé était né, « un être qui devait porter une tache noire sur l'âme ».

Et il ajoute :

La blessure reçue à ce moment s'approfondit chaque jour et ne put plus se refermer quand, seul, vers l'âge de dix-huit ans, j'assistais aux progrès de la mort que se donnait lentement ma soeur, mon aînée de deux ans à peu près. Elle exécutait le projet hardi et tragique de se laisser mourir de faim. Elle y réussit. Cette mort, les conditions de cette mort, la douleur de ma mère, peut-être déséquilibrée par cette douleur, tout cela dans notre solitude, imprégna mon adolescence d'une souffrance qui y est comme un poison toujours renouvelé⁶.

Tels sont en bref, les éléments réels du scénario de *Marthe et l'enragé*. Marie devenue Marthe va polariser la révolte de Jean devenu Pierre et déterminer toute l'attitude ultérieure de ce dernier face à l'existence.

La relation incestueuse de Marthe et de Pierre apparaît comme la suprême consolation que le frère révolté entend accorder à sa soeur, dont il a deviné qu'elle s'achemine volontairement vers la mort. Mais l'itinéraire est complexe et n'est pas entièrement marqué au sceau de la tragédie. Les aspects positifs, mieux, lumineux, qui se révèlent à la lecture du roman⁷ tiennent en tout premier lieu à la nature qui entoure les deux enfants. Cette Campine, où j'ai moi-même vécu jusqu'à l'âge de 16 ans, était encore, peu avant 40, ce qu'elle était à l'époque où Boschère l'avait connue (c'est-à-dire entre 1884 et 1894) et telle que l'évoque Georges Virrès avec la très fine sensibilité qui était la sienne. Ses landes de bruyère et de genêts, ses étendues sablonneuses désertes, ses étangs et ses marais, ses bois de pins et leurs

⁶ *Mémoires*, p. 17-18, cité par C. Berg, *op. cit.*, p. 15.

⁷ Qui, selon les *Mémoires* de Boschère, est considéré par lui comme « une bonne image de sa vie d'enfant ». Dans une lettre à André Lebois, il affirme que *Marthe* est un fragment de ses *Mémoires*. Cf. C. Berg, *op. cit.*, p. 14, note.

ténèbres bleues-noires formaient un paysage de silence et méditation. Aussi ai-je lu avec émotion l'évocation qu'en fait Boschère lorsqu'il écrit : « Ni les plaines lombardes, ni les tragiques marais de Mantoue, ni la campagne romaine et les Marais Pontins, ni les montagnes rouges de l'Écosse, ni les douces campagnes vertes du Surrey et du Kent, ni aucun autre site, ne m'ont jamais donné un bonheur plus complet que les sables de la Campine. » Et d'ajouter : « Si Marthe a connu parfois de vraies joies, des moments d'oubli total, ce fut là » (*Marthe*, p. 131-132). Il évoque un peu plus loin « les paysages campinois que je ne puis oublier⁸ ». Au cours d'une promenade le long de la rivière, Pierre et Marthe rencontrent Antoinette, la fille du sacristie, avec laquelle Pierre a noué une amourette et dont il deviendra le fugace amant. Marthe est fascinée par la beauté d'Antoinette, elle ne peut s'empêcher de le lui dire et d'admirer la perfection physique du couple qu'elle forme avec Pierre. Mais aussitôt fulgure en elle la conscience de son infirmité.

Antoinette, une petite corbeille à la main, revenait, s'avancant sur la digue verte. Quand elle fut à vingt pas, Marthe, prenant mon bras, s'y appuyant avec amour, regarda Antoinette, toute proche maintenant, dit : Que tu es heureux !... Qu'elle est belle !... Il y a en elle une merveilleuse chose, qui n'existait pas pour moi avant que je ne l'eusse regardée ! Marthe tendit sa main demeurée libre, garda dans la sienne les jolis doigts d'Antoinette ; nous étions tous trois rouges de honte et d'amour ; nous ne pensions pas à parler. Peu après, il me semble, un cheval de halage nous forçant de nous déplacer, il y avait déjà l'expression d'une curiosité retournée vers elle, dans son regard de paria misérable ; elle semblait vouloir découvrir de quoi étaient faits, d'où étaient nés les signes d'amour qu'elle voyait briller dans nos visages.

Vous êtes beaux, dit Marthe ; est-ce parce que vous êtes beaux que vous vous aimez ? Mais on ne peut aimer sans être beaux... » ajouta-t-elle, sans se rendre compte de ce qu'elle disait. Antoinette laissa cette phrase atroce, pensée par ma soeur défigurée, s'éloigner de nous, puis embrassa Marthe, tendrement, mais ces paroles avaient mis pour toujours une goutte de poison dans notre amour, elles devaient l'envelopper souvent d'une mélancolie comparable à l'angoisse qui plane sur un beau jardin voisin d'une maison d'aliénés, d'une prison, d'un hôpital...

⁸ *Marthe et l'enragé*, rééd. Granit, 1977, p. 136.

...Ce n'était pas la première fois que je devinais que, pour Marthe, l'amour avait plus de rapports dans le mode corporel qu'il n'en a pour beaucoup de jeunes filles qui, quoique connaissant comme elle les spasmes externes du sexe, continuent bizarrement de situer l'amour en des jardins séraphiques, où le baiser est le plus précis, l'ultime des contacts⁹.

La transe de joie du trio a, au-delà de son ton poétique, une intensité psychologique peu commune. La découverte simultanée, par Marthe, de la beauté d'Antoinette et de sa propre laideur, a lieu dans le paysage paisible de la Campine, d'où Pierre tire toutes ses extases de solitaire face à la nature. Marthe connaît pour sa part un double esseulement : elle est non seulement l'antithèse involontaire d'Antoinette, mais aussi cet être manqué qui n'a pas de part dans l'harmonie naturelle des êtres et des choses. Pourtant, si Marthe se perçoit laide et défigurée, la description qu'en donne Pierre lorsqu'il va, selon son habitude, lui tenir compagnie dans sa chambre de malade, est celle d'un être fin et physiquement accompli :

Son joli corps maigre dessiné clairement sous un peignoir blanc et cerise, son cou de pigeon blanc, son bras de la couleur de la racine de guimauve, toutes ses formes étaient dures, mais articulées avec souplesse. Souvent j'ai rêvé d'apprendre à dessiner pour montrer des formes à la fois si sévères et si voluptueuses. L'odeur de l'eau de lavande qui chassait les fumées du *breakfast*, se mêlait au parfum candide de la violette, qui était celui de sa chambre... Elle avait des larmes dans les yeux : me comprend-on quand je dis que Marthe me semblait belle en ce moment ?... Je l'embrassai sur le front, sur son beau bras, sortis¹⁰.

Tentant de résoudre le conflit dans lequel la beauté d'Antoinette fait cruellement contraste avec l'infirmité de Marthe, Pierre affirme la beauté de sa sœur sur le ton de l'amoureux coupable autant qu'avec les accents d'un amour fraternel authentique. L'amour physique qu'il partage avec Antoinette est marqué par une torture, celle de savoir Marthe privée à jamais des joies les plus naturelles de

⁹ *Ibid.*, p. 186.

¹⁰ *Ibid.*, p. 190-191.

l'amour. Les paroles de Marthe lors de la rencontre le long de la rivière ont, dit-il, versé un poison dans l'amour qu'il partage avec Antoinette. La tendresse fraternelle n'apparaît plus dès lors que comme une consolation, un remède, un palliatif. La solution radicale consistera, pour l'enragé, à donner à sa soeur l'équivalent réel de ce qu'il donne à Antoinette. Cette solution est celle de l'amour incestueux. L'enragé se nommera d'ailleurs lui-même le buffle incestueux, infidèle à Antoinette en raison de sa révolte contre le destin malheureux de sa soeur.

Marthe parle beaucoup de l'amour avec Pierre, souvent du reste sur un ton d'une étonnante naïveté. « Il y a une chose, dit-elle que je n'ignore que parce que je suis une jeune fille. » Mais ce qui polarise son obsession ce sont les baisers. « Peut-on aimer sans baisers sur la bouche », demande-t-elle à son frère ? La question reviendra, obstinée, jusqu'au moment où Pierre l'étreint. Les questions de Marthe sont autant de sollicitations à peine dissimulées. Peu avant de tomber dans les bras de Pierre, elle lui dit : « C'est trop... je te demande trop... je le sais. Mais, ajouta-t-elle d'une voix éteinte, nous savons que je n'ai pas de... » Et Pierre conclut : « elle ne put dire le mot, et montra simplement comme un fantôme, son fantôme de bouche¹¹ ».

Cependant, la tentation incestueuse n'est pas l'accomplissement amoureux. Ni pour Marthe, ni pour Pierre. Le frère se reprochera de n'avoir pas même pu lui faire le don d'une « splendide imposture » pour reprendre ses propres termes. Quant à Marthe, elle s'évanouit après cet épisode qui, pour toute autre qu'elle et venant de tout autre qu'un frère n'eût été marqué par aucun tragique dans sa seule réalité. Le verdict de Pierre est sans équivoque :

On me jettera des pierres, soit pour mon idiotie, soit pour mon immoralité. Je ne me sens coupable que de ne pas avoir pu la tromper, de lui avoir donné au contraire une vision de la réalité irrévocable ; car Marthe était trop intelligente pour ne pas extraire de ceci des conclusions définitives, des raisons de tourments épouvantables.

Depuis ce moment plein de poussières tragiques, Marthe me demandant tous les jours, je passais, assis dans sa chambre, la plus grande partie des après-midi ; nous ne sortîmes plus souvent en voiture ; elle était devenue beaucoup plus maigre, le médecin

¹¹ *Ibid.*, p. 190-191.

roux continuait de la traiter pour l'anémie, et peut-être l'anémie ravageait-elle ma soeur, mais seulement comme une des conséquences du mal qu'on ne connaissait pas¹².

Le buffle incestueux est parfaitement conscient du choc que fut pour sa soeur cette découverte simulée de l'amour physique. L'événement crucial, source pour Marthe de « tourments épouvantables », la confirme dans sa décision de se laisser mourir de faim. Elle est, dans le sens de l'amour comme dans celui de la nourriture, la bouche inutile par excellence, l'incarnation de l'existence ambiguë et — donc de l'impossibilité d'être. Le visage est multiplicité : en lui se succèdent les masques de nos expressions vivantes perpétuelles ; le vrai masque, celui du théâtre antique ou de la mort, est expression unique et figée. Il ne lui reste que la voix, la bouche parlante qui lui donne son nom. Car *persona*, le masque, est défini essentiellement par la bouche, lieu de passage du souffle (de l'âme, de l'*animus*), c'est-à-dire de ce qui laisse passer le son : *per-sonus*. Le visage mutilé de Marthe n'est ni l'un ni l'autre, ou plutôt il combine monstrueusement la face mobile et le masque figé dans l'irréparable blessure. La parole a subsisté, elle traverse le simulacre de face, prête à « bondir dans la déchirure », mais elle n'est que distance du verbe et non annonce du contact amoureux. Mais Marthe mutilée, mourante est aussi la beauté persécutée. Elle pouvait dire à celui qui traqua la perfection sans relâche et dans la colère :

Je suis seule pervenche dans la crique
des tours d'iris, de roseaux et de saules
qui font les grillages des prisons¹³

Il ne m'appartient pas de trancher la question de savoir si dans cette aventure singulière et terrifiante, Pierre Bioulx d'Ardennes fut réellement Jean de Boschère et si Marthe fut vraiment Marie dans les bras de celui dont nous ne saurons pas non plus s'il fut l'immonde ou le requis.

Copyright © 1991 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

¹² *Ibid.*, p. 215.

¹³ *Dressé, actif, j'attends*, p. 21.

Pour citer cette communication :

Georges Thinès, *L'inceste dans Marthe et l'enragé de Jean de Boschère* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1991. Disponible sur : < www.arllfb.be >